

## La diversité et ses limites

Hélène Ducharme

Number 158 (1), 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81050ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Ducharme, H. (2016). La diversité et ses limites. *Jeu*, (158), 68–71.

# LA DIVERSITÉ ET SES LIMITES

Hélène Ducharme

Les arts destinés aux jeunes publics sont probablement ceux où évoluent le plus de comédiens provenant de la diversité culturelle, mais il reste encore une multitude de préjugés et d'idées reçues à pourfendre.

J'ai la peau foncée, les yeux en amande et, pourtant, non, je n'ai pas d'ascendance amérindienne connue, je ne suis pas métissée, je ne suis pas Mexicaine, ni Latine, ni d'ailleurs. Je suis une Québécoise pure laine, de parents qui ont grandi sur le Plateau Mont-Royal de Michel Tremblay avant qu'il ne devienne un sous-produit parisien rempli de bobos... (Pas Michel Tremblay, le Plateau!) Ce Plateau dont je fais partie puisque j'y vis. Dans mon Boucherville natal, j'étais la seule petite « Noire » de l'école, celle qu'on pointait du doigt, celle qui se battait avec les autres. Encore maintenant, il ne se passe pas une semaine sans qu'on me demande si je suis d'ailleurs. Et ma réponse est celle des immigrants de deuxième génération : non, je suis d'ici... Mais je parle trois langues et mon conjoint est mexicain.

*Élisapie et les aurores boréales*, écrit, mis en scène et interprété par Hélène Ducharme (Théâtre Motus, 2012). © Robert Etcheverry

Je ne me suis jamais sentie aussi blanche de chez Blanche qu'en allant travailler avec les Inuits du Nunavik. *Quinauvit*? T'es qui? Tu repars quand et tu viens nous prendre quoi? Je suis allée dans tous les villages du Nunavik au cours d'une période de quatre ans. J'ai beaucoup côtoyé les jeunes et les adultes de Kangirsujuaq, entre autres. Dans la foulée de mes visites là-bas et du travail avec des Inuits à Montréal, j'ai créé trois spectacles en 10 ans : *Inuussia, la femme-phoque*, avec Muriel Dutil, *Bulles* et *Élisapie et les aurores boréales*, que j'ai interprété moi-même en inuktitut. Dans le réseau québécois de tournées, le fait qu'une Blanche joue un rôle d'Amérindienne ne pose pas de problème. Mais, ailleurs au Canada et aux États-Unis, il doit y avoir au moins un artiste autochtone dans la distribution. Sinon ce n'est pas politiquement acceptable. Pourtant, loin de moi l'idée de m'approprier leur culture!

Actuellement, je travaille sur un spectacle de marionnettes qui marie la culture innue et la culture japonaise. Or, même si l'un des auteurs ou le concepteur musical est amérindien, on doit présenter des artistes autochtones sur scène. C'est la même chose pour les personnages japonais : on ne fait pas jouer un personnage japonais par un Autochtone. Si la marionnette est japonaise, le marionnettiste, lui, peut-il être autochtone? J'ai fait jouer un personnage mexicain à un marionnettiste noir. On m'a demandé : « Pourquoi? » J'ai répondu : « Parce qu'il est bon. » J'ai l'impression qu'au Québec le blanc est la neutralité, qu'on accepte que des acteurs blancs jouent des rôles d'Arabes, d'Asiatiques..., mais pas le contraire. Est-ce qu'au Québec le Blanc est celui qui peut parler de tout, jouer de tout?







Je me demande, après toutes ces expériences,  
si ces gens ont la même liberté que moi.  
Est-ce qu'on permettrait à un Noir d'écrire et de mettre en scène  
un spectacle sur la culture japonaise ?





*Inuussia, la femme-phoque* d'Hélène Ducharme (Théâtre Motus, 2005). Sur la photo : Muriel Dutil. © Robert Etcheverry

### NOIR ARC-EN-CIEL

J'ai créé *Baobab* avec des artistes du Burkina Faso, du Sénégal et du Mali. Ils sont venus travailler au Québec avec les créateurs et les comédiens d'ici et, au final, ce sont des comédiens haïtiens ou jamaïcains qui jouent sur scène. Tant que les artistes sur scène sont noirs, on ne m'accroche pas l'étiquette de celle qui s'approprie la culture des autres... En France des diffuseurs m'ont demandé pourquoi ils choisiraient un spectacle québécois qui parle de l'Afrique: « On en a plein, d'Africains, ici: on va prendre leurs spectacles à eux. Mais si vous parlez du Québec, des Autochtones ou des Inuits, alors là, ça nous intéresse. »

Pour *Baobab*, je crois que ce qui était singulier au moment de la création, c'était, entre autres, que des hommes et des femmes noirs tiennent les premiers rôles. Je peux dire que je l'ai perçu dans les yeux des jeunes qui n'étaient pas blancs. Ils étaient tous heureux, même impressionnés, de voir des comédiens et une marionnette avec la peau foncée, comme la leur, défendre les rôles principaux, auxquels ils pouvaient s'identifier complètement. Je pense que même les enfants blancs s'identifiaient à la marionnette noire. À Montréal, le jeune public est plus multiethnique que le public adulte, parce qu'on oblige les enfants à aller au théâtre et à y voir des choses auxquelles ils ne s'identifieraient peut-être pas. Alors que le spectateur adulte, quand il ne s'identifie pas d'emblée, il n'y va pas !

Bien sûr, le fait d'intégrer des artistes de la diversité ou des artistes autochtones à mon processus ou à mes spectacles ne garantit pas un succès auprès des jeunes ou des diffuseurs. En effet, j'ai fait des spectacles inspirés de la culture inuite ou de la culture mexicaine, par exemple, où mon approche était plus sombre, avec des sujets tels que la problématique de l'immigration ou l'impact de l'arrivée de la culture blanche dans les villages inuits. Les spectateurs comme les diffuseurs étaient plus frileux... Je ne me le cache pas: *Baobab* est un spectacle *feel good*, même si le personnage se sacrifie à la fin pour le bien de sa communauté. Il se transforme en arc-en-ciel; il ne se fait pas expulser du pays d'accueil.

### BRISER LES STÉRÉOTYPES

Je crée en collégialité, je donne une place à la créativité des artistes provenant d'une autre culture que la mienne, et je cherche le moyen de les mêler à des artistes québécois. En apprenant à vivre et à créer conjointement avec ces artistes, il me semble qu'on apprend comment faire découvrir leur culture à notre public. C'est la richesse des multiples points de vue.

On ne fait pas suffisamment de place aux interprètes issus de la diversité sur nos scènes, mais qu'en est-il des auteurs, des créateurs, des metteurs en scène? Est-ce qu'on les emprisonne dans des thèmes attendus? Stéréotypés? Je me demande, après toutes ces expériences, si ces gens ont la même liberté que moi. Est-ce qu'on permettrait à un Noir d'écrire et de mettre en scène un spectacle sur la culture japonaise? Est-ce qu'un artiste autochtone pourrait ne pas avoir envie de parler de l'impact de la perte de sa culture ancestrale? De sa quête profonde pour la retrouver, pour qu'elle soit reconnue?

Le premier pas serait de permettre aux gens issus de diverses cultures de prendre la parole, et c'est une chose que je défends ardemment dans la pratique quotidienne de mon art. Mais pourrait-on aussi donner à ces artistes la liberté d'avoir simplement le point de vue de l'artiste, sans qu'ils soient tenus de parler au nom d'une communauté qui ne prend pas assez la parole? Si on s'ouvre au discours de l'autre, de quelque origine ou couleur soit-il, peut-on lui permettre de partager avec nous son art, aussi personnel soit-il?

J'espère que j'aurai encore le privilège d'aller à la rencontre de ces artistes de toutes ces cultures que je ne connais pas, ou pas suffisamment, et que cela me permettra d'écrire des premiers rôles qui pourront être défendus par de bons acteurs et marionnettistes, peu importe leur provenance, et sans qu'on me demande pourquoi je les ai choisis. ●

Comédienne, marionnettiste, metteuse en scène et auteure, **Hélène Ducharme** propose avec sa compagnie, le Théâtre Motus, des textes audacieux et explore, à travers ses créations, sa passion pour la marionnette, le jeu dramatique et le théâtre d'ombres.